

Pour non-liseurs

Hélène Dorion et Paul Bélanger

Volume 43, numéro 2 (252), mai 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32749ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorion, H. & Bélanger, P. (2001). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 43(2), 206–210.

Pour non-liseurs

Hélène Dorion

Joaquim Vital, *Un qui aboie*, Paris, Éditions de La Différence, 2000, 128 p.

Sophia de Mello Breyner, *Malgré les ruines et la mort*, traduit du portugais par Vital, Paris, Éditions de La Différence, 2000, 624 p.

Énigmatiques, les poèmes de Joaquim Vital fourmillent de mystères posés çà et là par le réel, – mites, blattes, cafards croisés comme autant de péripéties de l'« unique voyage ». *Visages, corps, dispersion des voix dans un monde dense et multiple* ; cet univers très singulier est constitué de résonances, de visions diverses que vient unir le poème, témoin d'un ordre issu du désordre même et qui ne cesse d'en porter les traces. Et le poète, cet *Un qui aboie*, le fait cependant à travers une parole que creuse le silence, habitée qu'elle est d'ombres et d'absences.

Proches parfois de la fable, empreints tantôt d'un humour mordant, tantôt d'émotions troublantes, les poèmes de Joaquim Vital plongent tels un dard au cœur d'un monde en mouvement. Les voix – multiples « je » et tonalités diverses – y alternent

comme les figures de celui dont le « cri roule / hors les rails » et rejoint la mort.

Un qui aboie regroupe quatre recueils de poèmes parus entre 1976 et 1999. Auteur portugais de langue française, Joaquim Vital trace, de Paris à Rome, de Budapest à Lisbonne et Ostende, un même sillon d'écriture qui va du je au tu, de l'autre au même, et demeure toutefois dans cette distance qui métamorphose la réalité, lui donne la vérité d'images vertigineuses, de visions saisissantes :

Un tiroir tombe et tes différents visages,
aigus ou graves, diabolins facétieux,
de l'enveloppe bleue jaillissent.
Tes yeux vifs interrogent, ta bouche
ferme ricane, tes seins
saluent le promeneur de hasard.

Visages du poète, visages d'un univers poétique tout en contrastes où le désir côtoie l'ironie, où la tendresse contient une rage exprimée contre un monde « net, arrogant et précis », et où l'on entend qui résonnent, façon peut-être d'y résister, les rires de Paracelse et de Stendhal.

Une tout autre tonalité habite la poésie de Sophia de Mello Breyner, portugaise elle aussi, et dont la volumineuse anthologie, *Malgré les ruines et la mort*, préparée et traduite par Joaquim Vital, nous donne à lire l'essentiel de son œuvre de poète. Figure majeure de la littérature actuelle, celle qu'on appelle simplement Sophia, est née en 1919. Elle fait donc partie de la génération qui, pour construire son œuvre, a dû, entre autres, trouver sa place dans un univers poétique polarisé par l'image presque mythique de Fernando Pessoa, auquel elle a par ailleurs consacré de magnifiques poèmes :

[...] Écartelé par les furies du non-vécu
En marge de toi des autres et de la vie
Tu as tenu à jour tous tes cahiers
Avec une méticuleuse exactitude tu as dessiné les cartes
Des navigations multiples de ton absence [...].

Dès les premiers poèmes, écrits vers 1938, la voix de Sophia de Mello Breyner est personnelle, les thèmes sont posés, tels des brèches que l'écriture ne cessera de creuser. La mer, le soleil, les îles, les bateaux, les villes et maisons, les végétaux et minéraux forment un monde visible sur lequel viennent se greffer, comme pour lui insuffler la vie de l'invisible, des figures symboliques, mythiques et historiques. L'impérissable vient ainsi retentir sur la précarité du réel et nous rappeler à notre humble et fragile présence.

Le mouvement du poème se fait navigation vers de lointains espaces, cherchant à « pénétrer chaque jour l'inconnu ». Toujours la lumière des choses sensibles gagne sur leur destin ; le poème invite ici à une traversée du sens même de cette destinée.

Pareil à son écriture, l'univers de Sophia de Mello Breyner est aussi riche que dépouillé. La traduction n'est certes pas étrangère à l'impression si forte que laisse chacun des poèmes ; sans rien enlever à leur profondeur, elle en rend toute la simplicité formelle et conserve la transparence de l'expression.

Un qui aboie et *Malgré les ruines et la mort* : deux intenses aventures poétiques.

Tartelette

Paul Bélanger

Fusées. Récemment, alors que je travaillais des poèmes avec un ami, j'ai lu, à la fin de notre séance, un devis du ministère de l'Éducation sur le cours de poésie, donné pour la concentration Arts et lettres.

Misère, la journée a très mal tourné.

J'ai été stupéfait de l'absurdité de ce que j'ai lu, et j'épargne pour le moment le non-lecteur de cette tartelette. On aurait dit que les propos que je lisais avait été écrits par un anachorète inspiré, un précieux ridicule (peut-être cultivé). Qui pouvait avoir concocté un tel salmigondis d'un jargon inapte à nommer ? Je ne trouvais là aucun sens, ni aucun nom de poètes, ni l'extrême justesse poétique. Seulement une langue de bois, en plein contrôle d'elle-même, répondant à sa seule loi et se reproduisant à l'infini, pour le seul bénéfice des archives. On dirait du barbare, une langue de juriste raté qui se rabat encore sur l'arbitraire du signe pour tenter de comprendre savamment les terribles complexités du monde. Un précieux ridicule sait cela. Il doit tout enseigner, du pire vers le « plus pire ». On est face à un nouvel ordre occulte. Un langage d'initiés pour des sourds de savoir. Qu'une telle ignorance occupe le haut du pavé est assez ahurissant. Car on ne vise pas tant à connaître qu'à décimer. Et décidément, il

suffirait de suivre une telle proposition pour être à jamais dégoûté de toute poésie.

Un autre scandale qui ne fait pas la manchette. Des ignorants témoignent de leur ignorance. Est-ce trop demander, dans l'exigence du poème, de chercher un écho qui rende cette prose au moins compréhensible, à défaut d'être lisible ?

Encore plus récemment, dans un quotidien, on pouvait lire des propositions semblables, émanant toujours des sorciers du ministère de l'Éducation, cette fois-ci dans le domaine de la musique. La langue est extraordinaire, malheureusement les idées ne sont pas à sa hauteur. Heureusement, la langue est plus intelligente. Quoi qu'il en soit, « trompette » était un nom qui ne voulait plus rien dire. Miles Davis avait joué de « l'aérophone ». Pour un peu, on se serait cru dans un roman de Boris Vian. Un mauvais, cela va de soi. Je vous laisse imaginer le pire pour la suite.

Ainsi, tout se perpétue, tout ne sert qu'à engendrer d'autres devis ineptes autant qu'inutiles.

Allez les mecs ! Aux bûchers !